

Commentaires

Numéro 20, octobre–novembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20341ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

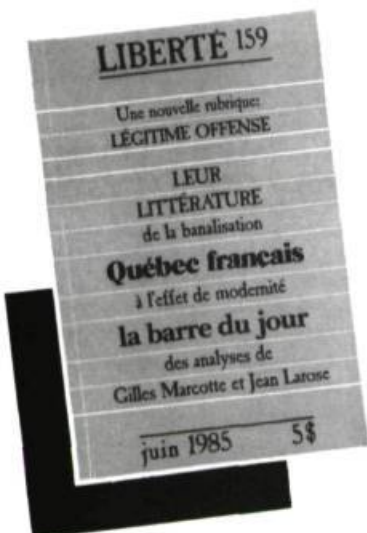
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1985). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (20), 5–13.



LIBERTÉ, No 159, juin 1985, 5,00 \$

Les chapelles sont généralement des lieux propices au recueillement et à l'humilité. L'équipe de la revue littéraire la plus lue au Québec (quoiqu'en disent ceux qui disent ne pas la lire)¹ s'affranchit gaiement de cette pratique dans sa dernière livraison. Une nouvelle rubrique intitulée *Légitime offense* instruit les procès de deux publications concurrentes: *Québec français* et la *Nouvelle barre du jour*.

Sous la plume de Gilles Marcotte, le mensuel de l'A.Q.P.F. devient un véhicule de banalisation au service du nationalisme. Ce qui étonne dans ce virulent plaidoyer, c'est qu'il a dû être écrit depuis belle lurette car les exemples étayant les dires de Marcotte datent de 1981 pour les plus récents et il me semble que *QF* — comme les autres revues — a évolué entre 1981 et 1985. Jean Larose fait une tentative d'analyse de la modernité en survolant le champ idéologique exploité par la *NBJ* pour y déceler un effet de modernité propre au Québec. D'un côté comme de l'autre, ces diatribes nous promettent de belles polémiques au sein de notre institution littéraire dans les mois qui viennent. Les amateurs de guerres fratricides — dont je suis — vont

sûrement suivre avec plaisir les autres rounds de ce combat.

Fidèle à sa tradition, la revue ouvre ses pages à des jeunes talents: Gilles Archambault y va d'une brève réflexion sur l'écriture, André Major nous livre quelques pages de son journal, Jacques Brault, quant à lui, nous propose une très belle nouvelle qu'il aurait bien pu intituler «Suite paternelle».

Par ailleurs, Chantal de Grandpré situe le cas Aquin dans une perspective de canadianisation de la littérature québécoise et sa thèse mérite que l'on s'y arrête. Une analyse sévère et lucide du dernier roman de Michel Tremblay, signée Mario Pelletier, vient s'ajouter aux chroniques habituelles des Belleau, Ouellette et cie. À suivre...

Pierre Héту

1. réclame publicitaire à l'intérieur du numéro de juin 1985



LA NOTE DE PASSAGE François Gravel Boreal Express, 1985

Paul Morin et son amie Corrine sont invités à un party donné par leur professeur de sociologie François Charrette. Poussés par le désir de voir Marx, ils fument du pot. Mais c'est Charles-Albert Lachapelle, ▶

toute une littérature en 3 lettres

n b j

une revue

(maintenant 24 numéros par année)

numéro spécimen et formulaire
d'abonnement sur demande

une maison d'édition

(de superbes petits livres)

catalogue sur demande

un rendez-vous

à la LIBRAIRIE PANTOUTE
1100, rue Saint-Jean, Québec

du 29 octobre
au 2 novembre 1985

**LANCEMENT/
LECTURES**

**EXPOSITION/
RENCONTRES**



LA NOUVELLE BARRE DU JOUR

c.p. 131, succ. Outremont, Outremont, Qc H2V 4M8

commentaires

Lénine et Staline que Paul rencontre en Albanie. Son cauchemar prend fin deux jours plus tard et il se rend compte que Corrine l'a trompé avec Charrette. Blessé, Morin mijote sa vengeance. Temporairement président de l'Association des étudiants, il organise un sondage auprès des étudiants visant à déterminer les deux meilleurs et les deux pires professeurs du CEGEP. Il assouvit partiellement sa vengeance en séduisant la femme de Charrette et contribue, de ce fait, à la rupture du couple. Le sondage, défavorable à Charrette, le conduit à une dépression. Les professeurs se liguent contre Morin d'où il résulte qu'il échoue sa session. Mais Morin est obsédé par Charles-Albert Lachapelle. Qui est-il? Avec Corrine, le pusher Pierre et Charrette, dont la réconciliation fait suite à une rencontre fortuite dans un bar de la métropole, Morin se décide à faire un autre «voyage». Ils absorbent des champignons avec l'intense désir de rencontrer le fameux Charles-Albert Lachapelle. Ils le retrouvent, le tuent et Paul se libère ainsi de son emprise. Roman original qui amène le lecteur dans les voyages/cauchemars uniques épicés par le pot et les champignons. Tout comme le voyageur, le lecteur «en perd des bouts».

Denis Carrier

L'ÉCHANGEUR

Cécile Cloutier

Écrits des Forges, 1985, 8,00 \$

Madame Cécile Cloutier est née en 1930 et publie depuis 1960. Professeur dans diverses universités (Ottawa, Laval, Toronto), auteure de plusieurs recueils de poésie (*Mains de sables, Cannelles et craies, Pau-pières, Chateuils*), d'une pièce de théâtre (*Utinam*, montée à Québec dans les années 70), d'une centaine d'articles, elle a été honorée internationalement (Médaille d'argent de la société



des écrivains français attribuée par Jean Cocteau) et ses poèmes ont été traduits dans plusieurs langues.

Quel beau titre que *L'échangeur*, puisqu'il implique au départ une circulation «d'émotion» destinée à se produire entre deux mécanismes de pensée imaginaire: la lecture peut aussi être poétique, en ce sens qu'elle est active et le regard, lui, poétisé. Mais dans *L'échangeur* la nature de «l'émotion» est d'origine esthétique puisqu'à aucun moment l'écriture n'investit dans le sens du chaud¹ ou du froid mais se déplace à travers la rencontre fortuite (en apparence) de courants contraires qui agissent l'un sur l'autre, produisant des phénomènes hybrides, l'éclatement de coexistences au profit d'une recreation de l'univers poétique à partir d'autres données.

Cécile Cloutier me semble davantage préoccupée par les propriétés des réalités matérielles, par leur fonction, qu'à la reconnaissance spécifique d'affinités qu'elle ou son corpus pourraient entretenir avec la matière. Ainsi les qualités propres à chaque règne (minéral, végétal, animal) permutent (inconsidérément?): «Le bois/Des fruits musclés/Sentira chaud/L'ébène blanc/Des cages de drogue jaune». «Un goût de mûre à l'oreille»; les allitérations pullulent: «Les

chapeaux champignonnettes», «La chaux est chaude» et l'invention de substantifs tels *harpée*, *clochée* nous tombent dans l'œil comme autant de grains de sable.

Ce qui m'amène à poser la question du prestige de l'écrivain en regard de l'œuvre qu'il nous propose. Dans le cas précis de *L'échangeur*, les prémices formels du projet poétique sont actuels mais leur écriture demeure, à mon humble avis, litigieuse.

Odette Ménard

1. *échangeur*: appareil destiné à réchauffer ou refroidir un fluide, au moyen d'un autre fluide qui circule à température différente.



bonne... Ainsi, dès les premières pages de *La Correction*, qui raconte l'histoire d'un homme hanté par l'écriture, la folie et la mort, finissant comme correcteur dans une imprimerie, on fronce les sourcils: le narcissisme a-t-il encore frappé? Réponse: oui, hélas. Impossible conséquemment de s'intéresser vraiment à cet écrivain parano,

LA CORRECTION

Roger Magini

VLB, 1985, 9,95 \$

Il faut se méfier de la première impression: c'est souvent la

éditions d'Acadie

C.P. 885, Moncton, N.-B. E1C 8N8
Tél.: 506-854-3490

ISBN 2-7600-0119-9

Joseph et
Roland LeHuenen

**CONTES, RÉCITS
ET LÉGENDES**

10,50 \$, 198 p.

**COMMANDEZ
DÈS MAINTENANT**

FRAIS DE POSTE
50¢ le premier livre
25¢ chaque livre additionnel

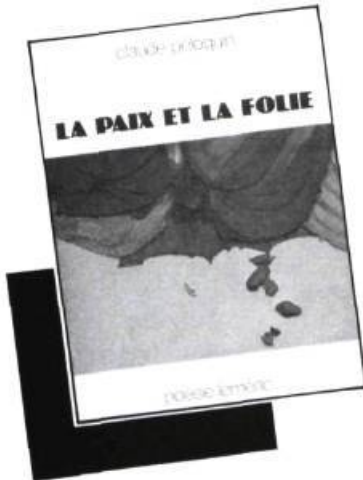
replié complaisamment sur ses petites angoisses (les lignes, la page blanche et cie), ses petits bobos et ses grands fantasmes, et dont l'aspiration à la révolte contre l'univers entier ne dépasse jamais le stade puéril de l'orgueil et du ressentiment. Narcisse, en se croyant naïvement unique, élève son moi bien ordinaire à la hauteur de l'exceptionnel. Le résultat est évidemment à l'opposé de l'effet escompté, car la banalité n'est payante que lorsqu'elle ne se fait pas plus grosse qu'elle n'est: prise au ras de l'ordinaire, elle fait tache et révèle alors sa démesure et sa cruauté qui sont bien réelles. Mais ici, infatué de lui-même, le quelconque n'est que quelconque. Autre caractéristique du nombriliste: l'ignorance du lecteur. Elle se traduit ici dans une écriture torrentielle, aux juxtapositions interminables, qui fonctionne en circuit fermé, trop attentive à des propres enroulements pour se soucier d'y capturer le lecteur. Un lecteur qui se sent vite de trop dans ce roman «ni-ni», ni mémorable, ni franchement raté, qui ne s'écrit pour lui, ni contre lui, mais simplement sans lui. «J'écris pour ne pas mourir d'ennui», commence le narrateur. Nous lisons, je le crains, pour les mêmes raisons.

Thierry Horguelin

LA PAIX ET LA FOLIE

Claude Péloquin
Leméac, 1985, 12,95 \$

La question est ancienne: devant un livre médiocre, le critique doit-il faire silence ou se faire les dents? Si ce même critique estime qu'il est de son devoir de couvrir l'actualité littéraire, il doit alors prendre une seconde décision: devant une œuvre abondante en clichés, doit-on se contenter de souligner la chose ou alors, pour faire chic et par prudence, vaut-il mieux parler d'*interdiscursivité* ou de *texte polyisotopique*?



S'il estime que l'on peut facilement récuser sa pauvre autorité en matière de poésie québécoise, il peut aussi s'effacer devant le texte: «L'heure est venue pour les chefs d'État... de consulter les poètes; «on n'entend pas parler les amoureux heureux»; «Après avoir tout vécu»; et enfin: «Messieurs les intellectuels et penseurs, dites ce que vous voudrez contre Dieu — Quand le cœur d'un humain est en détresse et s'écrie: «Dieu aide-moi» — Ça marche». Mais, insatisfait et désireux de comprendre comment Péloquin, qui possède une certaine cote sur le marché de l'écrit, ait pu commettre pareil livre, le critique consulte un dossier de presse sur l'écrivain. Et là, sa curiosité intellectuelle est mille fois récompensée.

Moi qui dans ma grande naïveté croyais être un des seuls à jeter la pierre à Péloquin, je retrouve sous la plume de critiques ayant fait leurs classes la même réception réservée aux œuvres antérieures de l'auteur que celle que je destinai à *La Paix et la Folie*: on lui reproche son extrême suffisance, sa prétention à la vérité ainsi que de produire parfois les pires clichés. Je cite un court extrait, au demeurant très éclairant, d'une interview accordée à Denise Boucher: «On vous accuse, Péloquin, de manquer de culture, de ne pas connaître les autres écrivains passés et présents. Par ce fait, de les répéter. — Non, non. Je n'ai pas d'affaire à aller puiser dans l'His-

toire. Je n'ai rien à aller chercher ailleurs». Cette humilité s'explique sûrement par le fait que Péloquin, de son propre avis, a reçu un don de Dieu: celui d'être poète — et pas n'importe lequel. Car dans sa quête d'absolu, Péloquin a trouvé Dieu. Mais il devrait se méfier: toutes les soifs mènent à l'ivrognerie.

André Lamontagne



DOMAINE D'ÉCRITURE Nicole Brossard NBJ, 1985

La publication de cette œuvre de Nicole Brossard constitue la cent cinquante-quatrième livraison de la NBJ. Ce genre de laconisme institutionnel ne saurait nous faire oublier que Brossard et la NBJ ont vingt ans de poésie dans le corps, comme on dit. Ensemble, souvent, ils ont traversé les militantismes théoriques des années soixante-dix, décrétant, donnant l'exemple.

Et voilà que depuis le très important *Sortie/Exit* (NBJ 140), un changement du collectif de rédaction se traduit par des plaquettes (thématiques ou individuelles) aux couvertures très aérées, au design très *eighties*. Et voilà que Nicole Brossard manifeste sa présence sous cette nouvelle image de la poésie actuelle. Les signes s'accroissent qui feront de 1985 une année cruciale pour notre poésie.

La première page de *Domaine d'écriture* apparaissait, telle quelle dans *Sortie/Exit*. Cette page tournée, nous nous immisçons dans ce domaine du «rien — qu'écrire», à travers les fragments de discours éclaté. *Rien ne pouvait plus s'écrire dans la zone illimitée du regard/la fiction pouvait désormais tenir lieu d'horizon*.

Il s'agit donc pour Nicole Brossard de renouer avec le sens de l'intimité que le décevant *Journal intime* paru l'an dernier



n'effleurait qu'avec peine (et à peine). Il me semble retrouver l'auteur de *Un livre* (1970) ou du *Sens apparent* (1980) confrontée cette fois à l'effet de sens (terreur, vertige) et à toute l'idée de *fiction*.

La nature de l'énonciation coïncide avec la volonté de dire la vie du langage dans le corps du réel (et vice versa). L'endécà de la parole, les *qui-vive* s'imposent, troublants objets de lecture.

Un très beau texte, un bel avant-goût de la poésie future de Nicole Brossard, de la NBJ et du Québec.

Marcel Bric



ENCORE UNE PARTIE POUR BERRI

Pauline Harvey,
La Pleine Lune, 1985, 11,95 \$
Je me souviens de Pauline Harvey récitant sa poésie sonore lors de la Nuit de la poésie de 1980, celle qui n'a été qu'un pâle remake de l'autre. Avec *Le second monopoly des précieux*, elle se révélait une romancière étonnante, redonnant du souffle à une littérature jusqu'à un certain point moribonde.

Avec *Encore une partie pour Berri*, l'auteur prouve une fois de plus combien elle a eu raison d'abandonner la voie



en cul-de-sac de la poésie sonore. Un je-ne-sais-quoi indéfinissable rappelle toutefois, et un peu désagréablement, ce parcours qu'expérimentait Harvey à la fin des années 70. Cela tient probablement au traitement des personnages et des situations, à la manière dont s'élabore la trame du roman. La fantaisie, certes,

y est; la fraîcheur aussi. Rien ne manque de ce qui caractérise le style de la romancière qui, ici, révèle tout de l'adolescence, de la jeunesse. Pauline Harvey parvient à ne pas produire un discours sur ces merveilleux adolescents attardés que sont Berri, Shawinigan et les autres, poursuivant leurs folles amours aux quatre coins de Montréal et d'ailleurs; l'auteure les restitue, intacts, et nous les donne d'emblée dans leurs folies légères et leurs débordements.

Cette perspective est intéressante, mais comporte des risques. Celui, par exemple, de trop rester à fleur de peau, de ressembler par trop à une série d'anecdotes. La lecture terminée, l'on garde le souvenir de quelque chose d'agréable, mais l'on aurait du mal à en citer des extraits marquants. En ce sens, nul doute qu'*Encore une partie pour Berri* soit un roman impressionniste.

Francine Bordeleau



L'ASSEMBLEUR

Aude

C.L.F., 1985, 14,95 \$

L'Assembleur, insensible et glacé, se cache sous les traits de Jean-François. Celui-ci n'a pas accepté le départ de son père, Alexandre, dix ans plus tôt. Derrière une façade angélique,

l'enfant blessé s'est barricadé. Et la haine a sommeillé tout ce temps. Jean-François hait son père et DOIT le tuer. Mais en douceur. Par le biais d'un programme informatique qu'il a monté patiemment et qui contient toute la vengeance retenue. «Quand mon père est parti, j'ai su qu'il me fallait, pour survivre, transformer tout ce qui m'atteignait et qui me faisait mal en langage-machine.»

Cette haine à l'état pur, irraisonnée et irraisonnable, est aussi ressentie par Érika, la mère. Les pulsions destructrices qu'elle reconnaît dans l'Assembleur ressemblent étrangement à sa propre rage, celle qu'elle avait tenté de réprimer et qui était à la source de folles conspirations.

L'Assembleur envahira donc le quotidien et même les rêves d'Alexandre, les prendra sous son joug. Alexandre aura l'impression que la partie imaginative de son cerveau est

Premier Festival National de la Poésie Trois-Rivières, 10, 11, 12, 13 octobre 1985 4 jours d'activités de poésie dont

— Jeudi le 10 octobre, 20 heures 30, au Centre Culturel de Trois-Rivières, FÉLIX LECLERC, Jacques Thivierge (Premier prix du Festival de la Chanson de Granby) et le Théâtre de Face récitent, chantent et jouent la poésie. (Entrée: 5,00\$)

— Samedi le 12 octobre, 20 heures, au Centre Culturel de Trois-rivières.
Nuit de la Poésie, 50 POÈTES SUR SCÈNE
dont

Beausoleil, de Bellefeuille, Brossard, Boisvert, Chamberland, Charron, Cloutier, Cloutier G., Collette, Corriveau, Daoust, Dargis, Desjardins, Désautels, Dupré, Felx, Fournier, Francoeur, Gay, Jacob, Longchamps, Malenfant, Marchand, McMurray, Paradis, Piché, Pozier, Roy, Royer, Stanton, Théoret, Turcotte, Van Schendel. (Entrée: 5,00\$)

RÉSERVEZ VOS BILLETS MAINTENANT
(819) 380-9797

commentaires

atteinte, que «quelque chose» la fait se détraquer et fabuler de façon obsessionnelle. Alexandre se sentira manipulé et dépossédé et craindra d'être gobé par ses fantasmes, dont on ne sait plus s'ils proviennent de l'intérieur ou de l'extérieur.

Tous les personnages de *L'Assembleur* sont des êtres emmurés dans leur peine et leur rancœur. Des êtres qui font souffrir pour liquider leur propre souffrance. Des adultes cruels qui doivent se libérer de l'enfant meurtri qu'ils ont été pour accéder à une tendresse possible. Pour recréer des liens, des nœuds qu'un sentiment aigu d'abandon avait masqués.

Susy Turcotte



Michel Bénil, H.P. Lovecraft pour Guy Bouchard, J.L. Borges pour Marc Sévigny, Fredric Brown pour Gilles Pellerin, Ursula Le Guin pour Francine Pelletier, Serge Brussolo pour Jean-Pierre April, Alain Robbe-Grillet pour Jean Pelchat et même le chanteur Renaud (!) pour Denis Côté. Je me suis demandé, en lisant la table des matières ce qu'il venait faire là celui-là. Croyez-le ou non, il a sa place. Étrange tout de même.

Des quinze textes proposés dans ce numéro de la revue *Imagine...*, tous ne sont pas animés par la même verve iconoclaste, qualité indispensable au bon pastiche. Le tiers au moins se démarque par un certain esprit parodique. Je place aux premiers rangs les textes de Gilles Pellerin et de Guy Bouchard, le

premier pour son «Cauchemar en brun», brillante caricature autant des procédés d'écriture de Fredric Brown que de certaines manies québécoises, le second pour avoir su distiller finement du comique dans «l'Abominable» univers fantastique de Lovecraft, en appuyant à peine sur certains détails récurrents de l'œuvre du grand fantastique. Sont à ranger aussi dans les bonnes parodies: «le Caillou de Jos Violon» de Fréchette/Bénil, «l'Aneth», de Borges/Sévigny et «Gonades urbaines» de Silverberg/Frémion. Ce dernier, auteur français, en profite pour faire flèche de tout ce qui bouge ou a bougé, selon son esprit habituel. Pour résumer ma pensée, voilà un numéro de revue captivant, drôle et instructif à plus d'un égard, pour ceux et celles, amateurs ou non de fantastique et de science-fiction, qui veulent voir comment se porte la littérature dans la tête de certains créateurs d'ici et d'ailleurs.

Michel Lord



québécoise. Par le biais d'un «entretien ouvert», ces auteurs/es livrent les forces et les exigences qui animent et sous-tendent l'écriture. Il s'agit ici de rendre compte de la pulsion de créer en invitant chacun/e «(...) à rêver les thèmes que convoquent le désir et la passion dans son œuvre».

Si l'on jette un regard d'ensemble, on s'aperçoit que les motivations des écrivains/es participent d'une même démarche fondamentale. En fait, on écrit pour *interroger* et *sonder* le mystère... On écrit afin de *retrouver l'origine* des choses et *se prolonger* dans le temps, malgré l'usure, malgré la mort... Cette dernière obsession fera d'ailleurs dire à Gilbert La Roque: «Pourquoi est-ce que je dure?» Partant de là, on veut *tracer sa propre continuité* tout

IMAGINE...

Spécial «Pastiches»
N° 27, avril 1985, 5,00 \$

Le but de l'exercice que constitue le pastiche est, je crois, d'exhiber, avec plus ou moins de gentillesse ou de cruauté, les tics et les manies d'un auteur. Il permet aussi parfois au pasticheur de s'inscrire de façon indirecte dans l'imaginaire de l'œuvre pastichée. De toute manière, il y a toujours un travail, un investissement personnel qui se fait dans le pastiche. On n'imité ou ne parodie pas n'importe quoi. À ce titre, il est révélateur de voir la cible que chacun s'est choisi: Louis Fréchette pour



Les **Éditions de Mortagne** lancent

la nouvelle collection littéraire

métamorphose
avec



J'espère au moins qu'y va faire beau!

roman de **Marcelyne Claudais**

528 pages

15,95\$

À paraître prochainement:

Chère vie... comme je te hais! **Henri Denantes**



en essayant de juguler la peur qui (nous) assaille de toutes parts. À la fois tendresse et violence, l'écriture devient ainsi une façon de reformuler le monde et soi-même.

Gérald Gaudet propose ici un très bel ouvrage. Par ses qualités de critique et professeur — et surtout à cause de l'affection manifeste qu'il porte à ceux et celles qui font de la littérature —, il mène ses entretiens avec beaucoup de sensibilité. Il sait doser et varier ses interventions, puisant l'émotion au cœur des mots et des silences pour réinvestir, avec bonheur, le langage de chacun/e. Cela donne vingt-cinq petits essais-portraits tous plus intéressants les uns que les autres. L'ensemble est bien écrit et bien structuré.

Ces multiples «voix d'écrivains» ont toutes quelque chose d'important à dire. Elles créent une parole unique, passionnée.

Michel Dufour

sa sève. Le poème existe alors comme en trop d'un monde dense, opaque, au mutisme obstiné, sur lequel l'œil bute, et qui se dérobe à l'appropriation par le langage. Fragments de fin des temps au rendu mat, «détail de l'apocalypse», inventaire du monde d'après l'atome, ni absurde, ni signifiant, mais simplement là: débris et retombées, lave pétrifiée, lézardes, eaux croupies, cendres et poussières s'imposent avec une présence d'autant plus percutante que toute conscience en est bannie. Mais ces segments nerveux et sans apprêts irritent à la longue en ce qu'ils témoignent d'un parti pris crispé («J'y suis, je m'y tiens»), d'une coquetterie d'auteur qui n'échappe pas à la redite. Là où on voudrait ressentir une vraie urgence à dire (manifeste ailleurs chez Longchamps, voir entre autres *Anticorps*), on ne rencontre qu'un hermétisme calculé qui atteint sa limite de façon caricaturale dans la dernière section du recueil, *Failles initiales*, nouvel avatar de la «machine textuelle». Il y a une frontière où le minimalisme devient de l'indigence: fragments plus brefs de recueil en recueil, deux ou trois mots lâchés comme à regret (c'est déjà trop), avec la mauvaise grâce de Séraphin dilapidant son bien précieux... Les prochains poèmes de Longchamps seront-ils des pages blanches, ou trouveront-ils une nouvelle respiration?

Thierry Horguelin

HAÏKU. ANTHOLOGIE CANADIENNE

Dorothy Howard et André Duhaime

Asticou, 1985, 17,95 \$

Le haïku, cette forme d'expression brève parvenue jusqu'à nous, a des siècles de tradition et d'évolution au Japon. Ces gens ne se laissaient pas enivrer par la nature; ils décrivaient ce qu'ils voyaient sans artifice ni procédés. Un véritable haïku



doit être simple comme la soupe et cependant avoir la saveur de la réalité. Comme le rapportent les présentateurs, «le haïku demeure donc une forme d'expression de choix pour les poètes et les artistes doués d'une sensibilité subtile et proche de la nature. Ce poème minuscule saisit d'un trait la cause et l'effet, le commencement et la fin, la limite et l'illimité. Dans un même mouvement, il lie et délire, annonce et accomplit, enflamme et consume.»

En réunissant les textes de soixante-cinq poètes différents sélectionnés dans plus d'une centaine de revues littéraires, de recueils et de mini-recueils, cette anthologie bilingue regroupe pour la première fois des haïkistes de trois traditions différentes: canadienne-anglaise, canadienne-française et canadienne-japonaise. Les notes historiques sur le haïku en langue anglaise et en langue française introduisent merveilleusement le lecteur qui le découvre et s'étonne pour la première fois devant ce *casse-tête sans fin*. Une bibliographie sélective ainsi que les sources des haïkaï complètent l'ensemble. À vous maintenant de retenir les pages de cet ouvrage, car «pendant que vous comptez les syllabes, le haïku s'envole.»

Gilles Auger

CONTES POUR UN AUTRE OÛIL

Bernard Noël

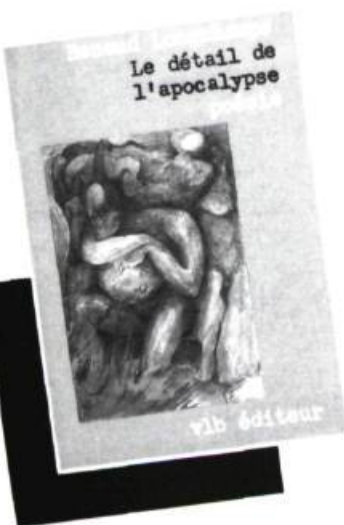
Le Préambule, 1985, 12,00 \$

Il existe deux méthodes efficaces pour faire descendre le lecteur dans le gouffre de l'étrange et du morbide: soit d'utiliser, par contraste, une écriture réaliste — Kafka avait réussi; soit de souiller ses mots. Mais les gants blancs, ça ne fonctionne pas. Les neuf petites histoires que rassemble *Contes pour un autre œil* sont supposées nous plonger dans l'angoisse et la bizarrerie, mais malheureusement, l'écriture qui les supporte est trop propre. Dommage, l'inspiration était bonne.

S'agit-il de contes philosophiques ou fantastiques? Je crois que, comme dans tout conte, il y a un peu des deux. Ainsi un fleur, qui ne cesse de pousser, ravage une ville entière; symbole sans doute du cancer, des guerres ou de tout autre fléau. Dans un autre texte, une sorte de mythe de Sisyphe se dégage: «Je suis sorti pour voir, j'ai marché tout cela pour voir, et je n'ai encore réussi à regarder qu'à moitié... Continuons encore...»



Et il continuait de faire les cent pas sur le versant ténébreux d'une planète oubliée. C'est à mon avis le plus beau conte. Ailleurs, des thèmes tels



LE DÉTAIL DE L'APOCALYPSE

Renaud Longchamps
VLB, 1985, 9,95 \$

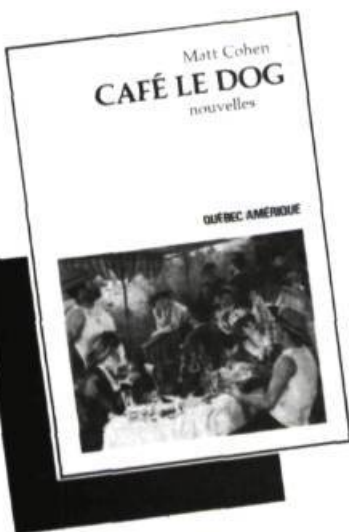
Renaud Longchamps pratique une poésie objectale, rétentive et plutôt avare de ses moyens. La matière, l'élémentaire y absorbent le regard comme une éponge qui répugne à dégorger

commentaires

que la vengeance, l'amour et la misère nous font passer de la cruauté à la tendresse.

Malgré l'originalité de ces fables, on ne parvient pas à être envoûté. La langue, malgré qu'elle soit claire, ne donne pas au récit assez de caractère et les contes sont trop brefs pour nous saisir. Sans doute l'auteur, comme son fou solitaire du liminaire, n'a regardé qu'à moitié et il devrait continuer, car il ne lui manque qu'un peu d'audace.

Isabelle Ferland



CAFÉ LE DOG
 Matt Cohen
 Québec/Amérique, 1985,
 12,95\$

Joyce Wayne, dans la revue *Books in Canada* (nov. 84), notait avec une pointe d'incompréhension que les livres de Matt Cohen n'avaient jamais eu la faveur de la critique: «Il paraît curieux que son oeuvre, qui explore les questions soulevées par le bien et le mal dans le coeur des hommes, ait été qualifiée de superficielle.» Peut-être son dernier roman, *The Spanish Doctor*, en amènera-t-il certains à réviser leurs positions. *Café Le Dog*, quant à lui, ne m'a pas semblé d'un grand intérêt. On y boit beaucoup et on y promène un esprit

embrumé. L'auteur a-t-il pris le parti d'écrire des nouvelles où il ne se passe presque rien ou tente-t-il de faire accéder les petits événements au rang d'occasions qui transfigurent un personnage? Il y a bien une certaine aisance dans l'écriture, que l'on sent bien rendue par la traduction de Louise Anaouïl, mais les nouvelles, prises en particulier ou dans leur ensemble, ne laissent aucune impression marquante. Enfin, Québec/Amérique n'a pas jugé bon de donner le titre original et la première date de publication de chacun de ces morceaux, non plus que d'ajouter une table des matières.

Sylvie Chaput

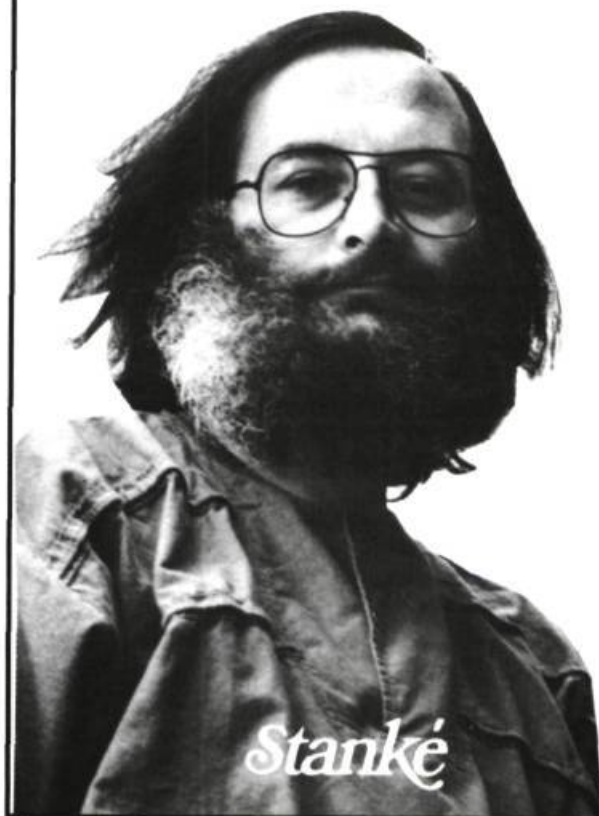
NOUVEAUTÉS

- Inutile**
 Anonyme Sansregret
 Voltichenko, 10,00 \$
- Cahiers d'anatomie**
 Michel Savard
 Noroît, 12,00 \$
- Estuaire 34**, 4,75 \$
- Jaune**
 Bernard Larose
 Arkenciel, 14,95 \$
- Je t'aime la vie**
 Ginette Bureau
 Libre Expression, 14,95 \$
- Le fou de Percé**
 Pierre Zimmer
 Fides, 14,95 \$
- Histoire bâtarde**
 Marie Noël Boivin
 Marquise, 10,95 \$
- Imagine 28**, 4,00 \$

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

STEVEN LE HÉRAULT

roman





par Jacques Guay

SOUVENIRS D'UN COQ DE VILLAGE

« Si tu ne pars pas, ils vont tuer le journal. Nous n'avons pas les moyens de lutter contre eux. Ça m'embête, mais il le faut.

— Si tu crois que c'est nécessaire, je partirai.

— C'est urgent... Le train de Montréal part à 5 heures cet après-midi. » C'est ainsi qu'un jour d'hiver 1936, Jean-Louis Gagnon dut non seulement démissionner comme rédacteur en chef de la *Voix de l'Est* mais également quitter Granby en ayant à peine le temps de boucler sa valise. La veille, dans le quotidien de cette petite ville, il avait identifié Pie XI, qui venait de publier une encyclique, comme « le Pape des catholiques romains ».

L'ire du curé

Ce fut suffisant pour provoquer une sainte colère du curé pour qui tous les catholiques étaient nécessairement « romains » et le principal actionnaire de la *Voix de l'Est*, le maire de Granby, Horace Boivin (il y est toujours actif) n'avait d'autre choix que de le reconduire à la gare.

Moins d'un an plus tôt, *L'Ordre*, un quotidien lancé par Olivier Asselin, avait fermé ses portes devant, entre autres, l'hostilité de la hiérarchie religieuse; à l'insu de son fondateur, profondément catholique, un message était destiné au cardinal Villeneuve à la fin de la dernière colonne de la une: « la suite au prochain cardinal ».

L'année précédente, en avril 1934, Jean-Charles Harvey, quittait son poste de rédacteur en chef du *Soleil* pour avoir publié une œuvre qui ferait sourire aujourd'hui, *Les demi-civilisés*, condamnée par *La Semaine religieuse* du diocèse de

Québec et retirée de la circulation.

Athée sans douleur

Ce sont là quelques-uns des souvenirs (des souvenirs tellement présents qu'on les croirait d'hier à peine) que raconte Jean-Louis Gagnon, dans ce style coloré, un peu précieux mais vif, incisif, qui en a fait un des journalistes les plus brillants de sa génération. De lui-même il confiera que curieusement il a dit non au cléricisme avant de dire jamais plus au nationalisme, cela à une époque où l'Église assurait dans sa toute-puissance la sauvegarde de la langue et de la culture.

Aucune introspection chez Gagnon que la perte de cette foi n'a, semble-t-il, aucunement traumatisé alors qu'une telle rupture bouleversera trente ans plus tard la génération de la Révolution tranquille.

Une autre foi

Et c'est également comme une chatte accouche qu'il deviendra fédéraliste après avoir été de ces indépendantistes de la crise qui flirteront avec le fascisme. « Somme toute, se contente-t-il de souligner, les dix mois durant lesquels j'avais collaboré à la *Nation* (l'hebdomadaire de Paul Bouchard) n'avaient pas été inutiles puisque j'en étais sorti guéri du nationalisme et du fascisme... »

C'est peut-être un des charmes de cet ouvrage, charme tenant du paradoxe et de l'anachronisme, que de voir ce vieillard encore vert et tout à sa foi fédéraliste se pencher sur le jeune homme différent qu'il fut, sans vraiment vouloir nous expliquer ses convictions d'alors.

Il écrit dans la préface, comme pour exorciser ses souvenirs:

« ... Je suis né à droite, maurassien et nationaliste. La crise économique et la guerre civile d'Espagne m'ont fait basculer à gauche. La dictature du prolétariat et la nature antidémocratique du socialisme m'ont conduit au libéralisme, comme l'ethnocentrisme de tous les nationalismes m'a convaincu que seul le fédéralisme offre aux minorités raciales, linguistiques, religieuses, économiques ou politiques, c'est-à-dire à tous les hommes, le moyen de vivre dans la dignité et la paix. »

Cela ne l'empêche pas de tracer des portraits sympathiques et chaleureux d'hommes dont il ne partagera pas les convictions ou dont il s'éloignera au plan de l'idéologie comme Pierre Chaloult, Claude-Henri Grignon ou Louis Francoeur.

Cette galerie de portraits dont il émaille son récit est des plus agréables et les anecdotes qu'il rapporte sont prétexte à des petites leçons d'histoire sur une époque encore trop mal connue et sur laquelle peu de témoins ont voulu se pencher. *Les apostasies* de M. Gagnon nous changent de toutes ces analyses idéologiques sur cet avant-guerre dont nous ont affligés certains politicologues dans des ouvrages ennuyeux comme des thèses de doctorat.

Le tome 1, *Les Coqs de village*, se termine alors que Jean-Louis Gagnon adhérait au parti libéral à cause de la conscription au moment même où tant de partisans le quittaient pour la même raison. J'attends la suite avec impatience et j'ai grande hâte, entre autres, qu'il nous raconte la naissance et la mort du *Nouveau Journal* (5 septembre 1961-21 juin 1962) dont le mythe hante toujours nos salles de rédaction. ■

Jean-Louis Gagnon, *Les apostasies*. Tome I: *Les Coqs de village*. Éditions La Presse, 1985, 12,95 \$.